

**TRACES ET SIGNIFICATION DE L'INTERCULTURALITE DANS
LE ROMAN BEYROUTH-SUR-SEINE DE SABYL GHOUSSOUB /
TRACES AND SIGNIFICANCE OF INTERCULTURALITY IN THE
NOVEL "BEYROUTH-SUR-SEINE" BY SABYL GHOUSSOUB¹**

DOI: [10.5281/zenodo.14356819](https://doi.org/10.5281/zenodo.14356819)

Résumé : L'article se penche sur l'exploration de l'interculturalité dans le roman *Beyrouth-sur-Seine* de Sabyl Ghoussoub, écrivain issu de la génération de la diaspora libanaise. Enraciné dans les expériences d'immigration et de déracinement, l'auteur révèle les éléments autobiographiques présents dans ses écrits, offrant un éclairage sur les interactions entre la culture libanaise et française. La complexité de ces échanges soulève des questions sur l'identité dans un monde globalisé. La problématique centrale de l'article est d'analyser comment les différentes composantes du roman contribuent à l'image de l'interculturalité. L'hypothèse initiale postule que l'interculturalité se manifeste à travers la présence des personnages, le contexte spatio-temporel et l'évolution de l'identité. Cette analyse éclaire les enjeux contemporains de l'interculturalité dans la littérature francophone. Elle met en lumière la façon dont les écrivains de la diaspora libanaise expriment leurs expériences migratoires à travers leurs textes, offrant ainsi une perspective enrichissante sur les dynamiques interculturelles et leurs implications dans le paysage littéraire contemporain.

Mots-clés : Interculturalité, personnage, spatio-temporel, identité, signification.

Abstract: The article delves into the exploration of interculturality in Sabyl Ghoussoub's novel "Beyrouth-sur-Seine," an author hailing from the Lebanese diaspora generation. Rooted in experiences of immigration and uprooting, the author unveils autobiographical elements within his writings, shedding light on the interactions between Lebanese and French cultures. The complexity of these exchanges raises questions about identity in a globalized world. The central issue of the article is to analyze how the various components of the novel contribute to the depiction of interculturality. The initial hypothesis posits that interculturality is manifested through the presence of characters, the spatio-temporal context, and the evolution of identity. This analysis elucidates the contemporary challenges of interculturality in Francophone literature. It highlights how Lebanese diaspora writers express their migratory experiences through their texts, thus offering an enriching perspective on intercultural dynamics and their implications in the contemporary literary landscape.

Key words: Interculturality, character, spatio-temporal, identity, meaning.

Introduction

L'étude de l'interculturalité à travers les œuvres littéraires contemporaines offre une opportunité d'explorer les relations complexes entre les différentes cultures et les dynamiques sociales à l'ère de la mondialisation constante :

« On pourrait donc définir l'interculturalité comme l'ensemble des processus psychiques, relationnels, groupaux, institutionnels, générés par les interactions de cultures dans un rapport d'échanges réciproques et dans la perspective du respect d'une relative identité culturelle des partenaires en relation. » (Lüsebrink, Moussa, 2019 : 25)

Dans cette optique, notre étude se concentre sur le roman *Beyrouth-sur-Seine* de Sabyl Ghoussoub, un ouvrage qui offre un riche tableau d'interculturalité où les influences des cultures libanaises et françaises s'entrelacent de façon subtile et parfois enchevêtrée : « Elles adorent les films de Woody Allen et aussi d'Agnès Jaoui, particulièrement ma mère, car Jean-Pierre Bacri lui rappelle mon père avec son caractère de chien. » (Ghoussoub, 2022 : 238)

¹ **Hicham BELMOKHTAR,** Université de Tissemsilt, Algeria,
belmokhtarhicham38000@gmail.com

Il est à noter que le roman *Beyrouth-sur-Seine* de Sabyl Ghoussoub a été inclus dans le programme pédagogique des étudiants en troisième année de licence FLE (Français langue étrangère) à l'Université de Tissemsilt en Algérie. Cette décision s'inscrit dans le cadre d'une formation visant à explorer les dimensions de l'interculturalité en littérature :

« En définitive, les approches interculturelles en éducation se réfèrent aux adaptations nécessaires des systèmes éducatifs à la réalité pluriculturelle des sociétés contemporaines. Elles sous-tendent des efforts réciproques de compréhension et d'acceptation entre les individus, les groupes et les pays. Elles supposent une conception dynamique et évolutive de la culture, car celle-ci fait l'objet d'évolutions internes et d'influences externes. Ainsi, la culture nationale historiquement constituée et stable est un mythe incompatible avec l'idée même d'une ouverture du système scolaire à la diversité. » (Akkari, Radhouane, 2019 : 14)

Lors des séances consacrées à l'étude des textes littéraires, nous avons mené des observations et des analyses critiques sur ce texte particulier. Il convient également de préciser que cette étape a suivi une consultation des sources traitant de la question de l'interculturalité dans l'espace littéraire, telles que les travaux suivants : *L'Interculturel, une composante parmi d'autres de la compétence culturelle* de Christian Puren, *Littératures migrantes : concept d'un champ littéraire excentrique* de Sara Bédard-Goulet, *Choc des civilisations ou choc des ignorances ? Regards croisés. Le 'malentendu productif' dans l'œuvre d'Amara Lakhous* de Chahrazed Ouahab et *Identit(é) marginal(s) dans Fief de David Lopez* de Máté Kovács.

Notre approche analytique cherche à éclairer les interactions entre les personnages et les décors abordés dans le roman afin de mieux appréhender la manière dont ces dynamiques reflètent et influencent la notion d'identité. Dans ce contexte, une question centrale émerge naturellement : comment les divers éléments du roman participent-ils à la représentation de l'interculturalité ?

Pour répondre à cette question fondamentale, nous émettons plusieurs hypothèses éclairantes. Tout d'abord, nous avançons que les personnages du roman illustrent des parcours interculturels d'une grande complexité, reflétant la réalité plurielle des individus évoluant au sein des milieux des diasporas où les frontières culturelles sont poreuses. Ensuite, nous postulons que les endroits mentionnés à différents stades de l'histoire dans l'œuvre jouent un rôle symbolique en tant que points de convergence des échanges culturels et des conflits identitaires, offrant ainsi des espaces propices au dialogue et à la tension. Enfin, nous envisageons que les thèmes explorés, notamment ceux de l'amour, de l'appartenance et du déracinement, ouvrent des pistes de réflexion fécondes pour appréhender les enjeux de l'interculturalité, en mettant en lumière les dilemmes et les défis auxquels sont confrontés les individus dans leur quête d'identité et d'acceptation.

Pour appréhender les traces d'interculturalité dans le roman *Beyrouth-sur-Seine* de Sabyl Ghoussoub, notre approche méthodologique se décline en trois volets interconnectés : les personnages, le spatio-temporel et l'identité :

« L'écriture de soi (autobiographie, journaux intimes, autofiction) met toujours en scène une tension entre deux positions psychiques : attester d'une identité (voilà qui je suis), témoigner d'une altération (voilà qui je suis empêché d'être). L'enjeu semble la délimitation de soi, au sens d'un espace intérieur, d'un lieu singulier d'interlocution interne : entre la sculpture et la marche, la fouille et la déambulation, le récit et son impossibilité. » (Chiantaretto, 2016 : 5)

Dans un premier temps, nous examinons attentivement les personnages, considérés comme des reflets vivants de l'interculturalité présente dans l'œuvre. Nous scrutons tant les protagonistes principaux que secondaires pour identifier leurs origines culturelles. Nous explorons les interactions entre les personnages libanais et français pour mettre en lumière les conflits, mais également les harmonies qui émergent de ces échanges.

Par la suite, nous abordons la dimension spatio-temporelle du roman en considérant les lieux comme des métaphores de l'interculturalité. Nous analysons à travers différents moments de l'histoire les décors à Beyrouth et à Paris pour interpréter ces espaces comme des symboles de la rencontre entre les cultures libanaises et françaises. Cette démarche nous permet d'examiner les nuances et les tensions révélées par les espaces partagés ou contrastés, enrichissant notre compréhension globale de l'interculturalité dans le roman.

Enfin, nous nous focalisons sur la découverte et la perception de l'identité à travers les éléments interculturels.

1. Le personnage interculturel

Dans l'autofiction, les personnages jouent un rôle crucial en étant souvent basés sur des aspects de la vie réelle de l'auteur. Ils lui fournissent ainsi l'opportunité de revisiter des épisodes de sa propre vie ou de son cercle proche, souvent dans le but d'en extraire des significations plus profondes ou d'explorer des questions existentielles :

« Le « Roman du Je » tente de prouver qu'on ne peut s'approcher du réel que pour y découvrir un manque qu'il est impossible de traduire facilement. « Il faudrait dire : "ma vie" n'existe qu'à condition d'être déjà "du roman" et, "moi-même", je n'y existe qu'à condition d'y figurer depuis toujours à la façon d'un "personnage" ». » (Grell, 2014 : 47)

Cette approche peut apporter une dimension d'authenticité et d'intimité à l'histoire, permettant aux lecteurs de percevoir les expériences vécues par l'auteur à travers le prisme de ces personnages :

« Le romancier se pose comme la conscience englobante qui donne au personnage son achèvement. Après s'être identifié à sa créature, il se distancie d'elle dans un mouvement que Todorov nomme « exotopie »?. C'est dans ce second temps de l'activité créatrice que l'auteur compense l'incomplétude structurelle du personnage. Il sait que, par sa présence, chaque figure romanesque trouve un achèvement. » (Jouve, 2001 : 25)

Cette dynamique est illustrée à travers les avatars de l'autofiction dans le roman *Beyrouth-sur-Seine* de Sabyl Ghoussoub.

-Père :

Dans notre corpus, la dimension familiale se révèle dès les premières pages par la dédicace émouvante de l'auteur à ses parents : « À mon père et ma mère. À mon frère sans qui je n'aurais jamais vu le jour » (Ghoussoub, 2022 : 4). Cette connexion affective est également soulignée par l'utilisation des citations de ses parents en tant qu'épigraphes pour son roman : « Je veux vieillir et mourir au Liban. Et nager tous les jours Jusqu'à l'infini. » - Ma mère ; « Peut-être qu'au cimetière du Père-Lachaise, je me sentirai enfin chez moi. » - Mon père.» (Ghoussoub, 2022 : 5)

Lorsque l'auteur évoque son père, Kaïssar, il met en évidence sa polyvalence artistique en utilisant rapidement le pluriel. Son père excelle en effet dans différents domaines créatifs :

« Enfant, son père lui avait interdit d'apprendre à jouer du piano (c'était un truc de filles). Il s'était rabattu sur les mots pour composer sa musique. Les livres l'avaient extirpé de sa famille villageoise, traditionnelle, maronite. La lecture lui avait ouvert les portes de Beyrouth. À l'âge de vingt ans, les journaux parlaient de lui comme d'un « auteur/metteur en scène prometteur. » (Ghoussoub, 2022 : 16)

L'anecdote sur la façon dont le père de Sabyl se procure de la matière pour sa nourriture intellectuelle révèle ironiquement son intellectualisme : « Mon père pêche des journaux dans les poubelles publiques à l'aide d'une canne qu'il a confectionnée avec une branche de bois, du fil et une aiguille à coudre retournée. Il vole des livres chez Gibert Jeune, « plus d'une centaine » (Ghoussoub, 2022 : 29) Cette histoire met en lumière l'ingéniosité de son père pour accéder à la connaissance malgré les obstacles matériels, soulignant ainsi son profond engagement envers l'enrichissement intellectuel.

En tant qu'éducateur, il partage son savoir en enseignant l'arabe à des adultes. Son emploi du temps chargé et son engagement dans diverses activités témoignent de son dévouement envers l'exploration intellectuelle et la diffusion des connaissances : « Il passe d'appartement en appartement, il apprend l'alphabet à des patrons de grandes sociétés françaises. Aleph, Ba, Ta, Tha, ses élèves butent toujours sur les mêmes lettres. Ils n'arrivent pas à rouler les « r » ni « à prononcer la lettre «ح» qui doit sortir du fond de la gorge. » (Ghoussoub, 2022 : 30-31) Ces passages mettent en évidence l'engagement du père de l'écrivain envers l'éducation et la diffusion de la culture arabe, illustrant ainsi son influence sur l'auteur et son parcours intellectuel.

Son expérience dans une cave parisienne après avoir grandi au Liban le laisse déconcerté. Il se retrouve à trier ses souvenirs entre ses écrits de jeunesse, ressentant l'injustice d'avoir été arraché à son pays d'origine. Il regrette profondément de ne pas avoir concrétisé ses rêves de devenir un metteur en scène et un poète renommé, des ambitions ternies par la guerre. Malgré cela, il se questionne sur la personne qu'il aurait été s'il avait suivi une "carrière" plus conventionnelle. L'auteur admire la solitude de son père et aspire à acquérir sa même capacité à communiquer avec le monde de manière silencieuse : « Mon père n'est d'aucun milieu, d'aucun monde. Mon père est un homme seul, dans ce que la solitude a de plus grand. Je l'admire, mon père. Un jour, je deviendrai muet comme lui. » (Ghoussoub, 2022 : 211)

Le père de l'auteur et le peintre libanais Shafic Abboud se sont liés d'amitié à la galerie Waddah à Paris, grâce à une mise en relation organisée par la mère de l'auteur. Cette rencontre fortuite a été une chance pour les deux hommes. Leur connexion est spéciale : Shafic apprécie les critiques du père de l'auteur envers les politiciens libanais, tandis que le père de l'auteur trouve du plaisir à s'associer à ce peintre discret et talentueux. Ils ont collaboré sur un projet artistique où le père de l'auteur choisissait un poème et Shafic le traduisait en peinture, ajoutant le texte en dessous de son esquisse. Cette collaboration a abouti à la création de quarante-huit tableaux-poèmes. Ces œuvres sont accrochées derrière le fauteuil du père de l'auteur, où il est interrogé. Bien qu'enfant, l'auteur les trouvait laids et incompréhensibles, il a grandi en les entourant : « J'ai grandi autour de ces toiles qu'enfant je trouvais laides. Je ne comprenais ni les couleurs qui s'entremêlaient, ni les formes difformes. Elles ne représentaient rien d'autre que de mauvais gribouillis d'adulte. » (Ghoussoub, 2022 : 214) La passion du père de l'auteur pour la peinture, combinée à ses amitiés avec divers artistes, montre sa diversité d'intérêts et de relations.

Après une analyse des divers aspects du personnage du père dans *Beyrouth-sur-Seine*, il est clair que sa complexité et ses multiples dimensions en font un protagoniste central et captivant de l'histoire. Sa diversité artistique, son engagement pour la liberté d'expression et sa relation avec son fils ajoutent une profondeur significative à l'intrigue du roman. En tant que figure emblématique, le père représente les luttes et les aspirations d'une génération confrontée à des défis sociaux, politiques, culturels, et interculturels. Son cheminement émotionnel et intellectuel offre un éclairage poignant sur des thèmes universels tels que l'identité, la famille, la quête de soi, ainsi que sur les interactions et les conflits entre les différentes cultures représentées dans le roman.

-Mère :

Hanane, la mère de l'écrivain, se sentait souvent seule pendant que son mari, Kaïssar, s'intégrait rapidement à la vie parisienne, nouant des amitiés et se déplaçant fréquemment. Malgré son inscription à la Sorbonne pour étudier la géographie, elle a été contrainte de chercher du travail en raison des difficultés financières. Même si le soutien de ses parents n'était pas suffisant pour couvrir leurs besoins : « Ton père a rapidement pris ses marques, il était toujours en mouvement, rencontrant beaucoup de monde. Quant à moi, je me sentais souvent seule. » (Ghoussoub, 2022 : 31)

Déboussolée par le métro parisien, Hanane avait du mal à comprendre les différentes lignes, les correspondances, et même le fonctionnement du composteur de tickets. Au Liban, elle se déplaçait exclusivement en voiture, bénéficiant de celle de son père, l'un des premiers à en posséder une dans le pays : « Sa plaque d'immatriculation, affichant le numéro 3101, témoignait de ce privilège, faisant de lui le trois mille cent unième automobiliste libanais. » (Ghoussoub, 2022 : 33)

Par ailleurs, le rapport de la mère à la langue se manifeste de sa manière d'écrire : elle utilisait un stylo à plume à encre noire sur des feuilles épaisses au format A4, de couleur bleue : « Elle passait de la langue française à l'arabe sans suivre de logique apparente. » (Ghoussoub, 2022 : 42) Pendant la guerre civile, la mère de l'auteur a découvert son amour pour la photographie. Elle prenait des photos pour créer des albums de famille et les développait au Liban, où elle pouvait les encadrer avec un bord blanc tout autour. Ensuite, elle les rapportait à Paris pour faire sa sélection. Au début de chaque album, elle notait les lieux, les dates et les noms des personnes photographiées. Dans les trois premiers albums, elle écrivait uniquement en arabe, même pour des termes comme "tour Eiffel", ce qui n'avait aucun sens : « Puis l'arabe s'est mélangé au français pour enfin totalement disparaître dans les derniers albums qu'elle a réalisés un peu après ma naissance. » (Ghoussoub, 2022 : 67-68)

La mère dans *Beyrouth-sur-Seine* est présentée comme un personnage plein de contradictions, enrichissant ainsi la trame narrative du roman. Son parcours reflète son désir de s'adapter à son nouvel environnement tout en restant attachée à ses racines libanaises. Elle incarne ainsi le conflit entre l'adaptation à un nouvel environnement et le maintien des liens avec le passé. Sa résilience face aux défis de la vie à Paris et son aspiration, à transmettre les valeurs de sa culture à travers la cuisine font d'elle un personnage profondément interculturel.

- Elias :

Après avoir été rejeté par la direction de son université, contrôlée par les Phalanges, Elias a été contraint de quitter le Liban. Sous la direction de Pierre Gemayel, les Phalanges se présentaient comme : « Un mouvement libanais destiné à défendre la cause libanaise. Nous sommes pour tout ce qui est libanais et contre tout ce qui pourrait nuire à cette cause. » (Ghoussoub, 2022 : 19) À son arrivée à Paris, Elias s'était inscrit à six cursus simultanément : droit, histoire, langues orientales, sciences politiques, ingénierie et lettres modernes. Sa capacité, à jongler entre ces domaines demeure un mystère. Il était à cette époque membre du Parti communiste français. Elias consacrait la majeure partie de son temps aux activités du parti : « Charismatique et séduisant, il parlait français avec un accent libanais irrésistible. Mais surtout, il était le seul à vraiment comprendre la géopolitique du Moyen-Orient. » (Ghoussoub, 2022 : 21)

Le dilemme de Sabyl Ghoussoub est tangible dans ses propos lorsqu'il exprime la difficulté de parler de son oncle. Il éprouve un sentiment particulier en découvrant seul à son bureau des informations sur celui qui a été une grande partie de sa vie : « C'est étrange de lire ces mots sur mon oncle. » (Ghoussoub, 2022 : 141) Le passé sombre d'Elias est marqué par des accusations de crimes de guerre.

Pour ce personnage, nous sommes en présence d'un individu caractérisé à la fois par son engagement humanitaire et ses implications douteuses dans des actions violentes contre des civils au Liban.

- Amin :

Amin, l'oncle paternel de l'auteur, demeure largement énigmatique quant à ses années pendant la guerre. Milicien chrétien, il avait montré à l'auteur quelques photos le représentant aux côtés d'Élie Hobeika et de Bachir Gemayel. De plus, il avait fait découvrir à l'auteur ses armes qu'il gardait dans l'armoire de sa chambre. À l'âge de cinquante ans, il vivait toujours chez sa mère, dans la maison où il avait grandi :

« Je garde précieusement mes photos avec, entre les mains, sa mitraillette et son pistolet dont les noms des modèles m'échappent. Je n'étais plus si jeune, j'avais dix-sept ans. Je posais pour lui. Il me demandait de les tenir contre mon torse ou de les pointer vers lui. Il était heureux de ce moment qu'on passait ensemble. » (Ghoussoub, 2022 : 143)

L'oncle Amine a pris la décision de se suicider pendant le séjour de l'auteur au Liban. Ce personnage incarne l'éphémère à travers sa brève présence dans le roman et l'intensification du sentiment de douleur à travers son acte libérateur de suicide : « Cette intensité secrète, dont un romancier anime ses personnages, c'est aussi d'intensité avec laquelle il envisage sa propre vie, et la vie tout entière. » (Mauriac, 1933 : 33)

- Habib/Selma :

Dans *Beyrouth-sur-Seine*, Habib et Salma sont dépeints de manière plus succincte que certains autres membres de la famille, suggérant un rôle plus en retrait dans l'intrigue.

Le petit oncle paternel de l'auteur, Habib, s'est impliqué dans les activités politiques d'Elias malgré les réticences de sa mère. Officiellement, il était supposé étudier la musique à Moscou, en URSS, mais en réalité, il avait été envoyé là-bas par le Parti communiste libanais, soutenu par le régime soviétique, pour recevoir une formation militante : « Des mois après son départ, il a envoyé à la mère de l'auteur une carte postale en arabe insérée dans un exemplaire russe du Petit Livre rouge. » (Ghoussoub, 2022 : 56)

Salma, la sœur du père de l'auteur, a embrassé la vie religieuse en prenant les ordres. Cependant, elle a obtenu la permission de sa paroisse de venir apporter son assistance à son frère à Paris. Les parents de l'auteur lui ont alors demandé de passer du temps chez eux afin d'aider à prendre soin de Yala, le nouveau-né de la famille : « Étant donné que les parents ne peuvent pas se permettre de cesser de travailler maintenant qu'ils ont un bébé, Salma est venue leur prêter main-forte. » (Ghoussoub, 2022 : 71)

L'intérêt de l'auteur pour la vie de Salma reflète une profonde admiration pour la simplicité et la spiritualité, ce qui suggère un respect pour les valeurs traditionnelles et une recherche de réconfort face à l'agitation moderne :

« Quand je vivais au Liban et que je n'en pouvais plus de Beyrouth et des Beyrouthins qui vivaient en vase clos, comme si le monde tournait autour d'eux, je passais souvent voir Salma. Je me réfugiais, dans son couvent situé au cœur de la montagne libanaise. J'admire son quotidien. » (Ghoussoub, 2022 : 72)

Sabyl se confie à Salma et lui pose des questions sur des sujets profonds, comme son rapport à la religion et à la foi. Il apprécie la sincérité de Salma et se sent à l'aise pour lui exprimer ses pensées les plus intimes. Malgré leurs différences d'opinion sur la religion, Salma encourage Sabyl à réfléchir à ses croyances et à son cheminement spirituel. Cette relation témoigne d'un lien fort et d'un soutien mutuel entre les deux personnages.

- Yala :

Yala, la grande sœur de Sabyl, vit à l'île Maurice, dans un appartement offrant une vue imprenable sur l'océan. Passionnée de surf, elle excelle dans ce sport, défiant avec aisance des vagues immenses qui impressionnent ceux qui l'observent. Sabyl se souvient avec émotion des moments passés avec sa mère à regarder Yala surfer pendant des heures, captivé par la beauté et l'harmonie de ce sport. Yala est une surfeuse authentique, optant pour une approche traditionnelle en utilisant une planche sans leash et munie d'une seule dérive. Sa technique pure et sa maîtrise impressionnent même les réalisateurs amateurs qui viennent la filmer, bien que Sabyl déplore souvent les choix musicaux douteux qui accompagnent ces vidéos sur YouTube : « Yala ressemble à une Libanaise mais elle parle à la bonne franquette (ce qui dénote franchement avec son physique), elle a cette façon particulière de s'esclaffer et de taper très fort sur la table quand elle rit. » (Ghoussoub, 2022 : 84)

Le roman souligne la différence de perspective entre Yala et Sabyl concernant la guerre et ses conséquences. Yala, née en 1977, a vécu la guerre au Liban et en garde des souvenirs réels, tandis que Sabyl, né après la guerre, cherche à comprendre et à explorer cette période à travers les récits de ses parents et les images qu'il a vues : « J'essaye de mettre des mots sur des photos de famille, des images que j'imagine, sur celles d'un pays détruit, en ruines, que j'ai découvert dans les livres des photographes libanais quand j'étais jeune. » (Ghoussoub, 2022 : 86)

La manifestation de la spatialité dans le roman *Beyrouth-sur-Seine* révèle également la possibilité de multiples rencontres.

2. Le spatio-temporel interculturel

Dans le roman *Beyrouth-sur-Seine* de Sabyl Ghoussoub, la dimension spatio-temporelle transparaît nettement à travers un ensemble de repères qui servent de toile de fond à l'histoire et influencent les expériences des personnages :

« L'individu, même mobile, fait corps avec l'espace terrestre, la spatialité le constitue. Les études de géographie sociale ont montré l'importance des notions d'espace de vie (les cheminements et déplacements réguliers de chacun), d'espace vécu (espaces des pratiques et des imaginaires) et de territorialité (toutes les dimensions du vécu territorial d'un individu) pour la construction de soi, mais aussi de ses rapports sociaux et spatiaux par chaque être humain. » (Grandjean, 2009 : 29)

Dans un premier temps, nous sommes confrontés à une énumération d'un ensemble de dates et de lieux. Ils indiquent une série d'attaques terroristes perpétrées à Paris entre décembre 1985 et septembre 1986 : « 7 décembre 1985 : explosions aux Galeries Lafayette Haussmann et au Printemps Haussmann à Paris (quarante-trois blessés) ; (...) 8 septembre 1986 : explosion dans le bureau de poste 113 situé dans le bâtiment de l'Hôtel de ville à Paris. » (Ghoussoub, 2022 : 205)

Les Galeries Lafayette Haussmann, le Printemps Haussmann, la galerie marchande du Claridge, la librairie Gibert Jeune, le Forum des Halles, la Fnac Sport, la tour Eiffel, la préfecture de police de Paris, la rue de Rennes, entre autres, deviennent des repères spatiaux chargés d'émotion et de signification dans le récit. Ces attaques terroristes représentent une menace omniprésente qui plane sur la ville de Paris, créant un climat de peur et d'insécurité. L'utilisation de repères spatio-temporels précis renforce l'authenticité historique du récit et permet aux lecteurs de se replonger dans cette période tumultueuse de l'histoire de la France.

Les indices spatio-temporels jouent un rôle crucial dans la construction des souvenirs et des expériences vécues, ainsi que dans le sentiment d'appartenance à un lieu et à une communauté. Les cafés de Hamra deviennent ainsi l'un des lieux emblématiques où se nouent des liens affectifs et où se cristallisent des moments de bonheur et de complicité entre le narrateur et son père :

« Il m'est arrivé, quand je vivais au Liban, de retrouver mon père (qui était de passage en été au pays) dans les cafés à Hamra, le quartier le plus multiconfessionnel de la ville. Ses vieux amis le rejoignaient : des journalistes, des poètes, des écrivains, et je voyais mon père heureux, être enfin chez lui. Il se sentait bien dans ces cafés, il était surtout en osmose avec le monde qui l'entourait, préoccupé par les mêmes questions politiques et artistiques. » (Ghoussoub, 2022 : 18)

Dans notre corpus, le cinquième arrondissement parisien est décrit comme un repaire pour les tiers-mondistes du monde entier, mettant en évidence son caractère cosmopolite et son attrait pour les intellectuels et les étudiants internationaux. Les références à des lieux emblématiques de Paris, tels que l'église Saint-Étienne-du-Mont près du Panthéon, renforcent l'ancrage spatial du récit et permettent au lecteur de se situer dans l'environnement urbain de la ville. La mention du film "Midnight in Paris" de Woody Allen ajoute une dimension cinématographique et nostalgique à la représentation de la ville, transportant le lecteur dans une époque révolue :

« J'ai retrouvé quelques photos d'Elias qui pose en chemise bariolée, pattes d'eph et Ray-Ban sur le nez, assis dans un café, ou affalé sur les marches de l'église Saint-Étienne-du-Mont près du Panthéon, presque au même niveau où Gil, le personnage principal du film *Midnight in Paris* de Woody Allen, attend la calèche qui lui fait remonter le temps et le transporte dans le Paris de Dalí et Hemingway. » (Ghoussoub, 2022 : 17)

À la page dix-neuf du roman, nous trouvons une liste de vinyles envoyée par la mère du narrateur à son frère Elias, comprenant des noms tels que Dalida, Salvatore Adamo, Enrico Macias, Charles Aznavour, Léo Ferré, Niño de Murcia, Georges Brassens et Mireille Mathieu, évoquant ainsi la diversité culturelle de Paris. Ces artistes représentent différents courants musicaux et ethnies, reflétant ainsi la richesse et la diversité de la scène musicale parisienne. Cette liste sert également de rappel des liens entre Paris et la culture méditerranéenne, ainsi que des souvenirs familiaux associés à la ville :

« Définie par Fernand Braudel comme un « espace mouvement » autour de trois aires culturelles, la chrétienté, le monde orthodoxe et la 'oumma' musulmane, la Méditerranée, croisement complexe de cultures, a connu des affrontements, des heurts et des bouleversements identitaires. Au-delà de la crainte et de la méfiance, il existe une capacité d'invention renouvelée qu'alimente le dialogue interculturel. » (Lalagianni, Moura, 2014 : 8)

En combinant la représentation matérielle de l'espace parisien avec les interactions familiales et les souvenirs émotionnels, l'auteur crée une image vivante et nuancée de la ville, tout en explorant les thèmes de la migration, de l'adaptation et de l'identité :

« Après avoir dormi quelques nuits à l'hôtel et à la Cité Universitaire dans la Maison du Liban, ils avaient trouvé un appartement rue de Choisy, « chez les Chinois » comme dit ma mère. Elle est retournée dans cet immeuble pour me whatsapper des photos de la porte d'entrée qui grince, de l'escalier en bois qui tombe en miettes, de l'interphone brisé en trois. Elle n'arrêterait d'ailleurs jamais de ponctuer, de commenter, de poursuivre nos entretiens enregistrés par des ajouts sur WhatsApp. À la suite des images, elle m'avait écrit « On a habité là, Sabyl ! » comme pour me prouver qu'elle était partie de rien ou presque dans cette ville. » (Ghoussoub, 2022 : 23)

L'auteur met en évidence le choc culturel ressenti par sa mère en découvrant cette nouvelle réalité à Paris, où la précarité et l'isolement des sans-abri contrastent avec les normes de solidarité et de soutien familial qu'elle avait connues au Liban. Cette observation souligne les différences sociales et économiques entre les deux environnements, tout en révélant les changements sociaux survenus au Liban au fil du temps :

« À Paris, ma mère découvrait l'existence des clochards. Au Liban, elle n'en avait jamais vu. C'était inimaginable de laisser un proche mendier, il y avait toujours un cousin, un oncle ou un grand-parent pour « recueillir le malheureux, l'aider, le loger, lui trouver du travail. Quand ma mère me raconte ce Liban-là, je réalise combien ce pays qu'elle a connu a changé. On croise maintenant des mendiants, jeunes ou vieux, libanais ou syriens, femmes ou hommes, à chaque coin de rue dans Beyrouth. » (Ghoussoub, 2022 : 31-32)

Lorsque l'auteur évoque la ville de Beyrouth, il souligne le changement significatif dans sa composition sociale : « Avant la guerre, Beyrouth n'était pas divisée, les communautés vivaient mélangées. On trouvait des musulmans à l'Est et des chrétiens à l'Ouest mais très vite, quelques mois après le début des hostilités, une ligne de démarcation a séparé les quartiers musulmans de Beyrouth-Ouest des quartiers chrétiens de Beyrouth-Est. » (Ghoussoub, 2022 : 53) Cette division physique reflète une séparation politique entre les différentes communautés, marquant le début d'une période de conflit et de tension qui a transformé la société libanaise :

« Le Liban, l'arrogante petite Suisse qui se prenait pour l'héritière d'une nation antique, voire biblique, s'effondra une première fois en 1975, après trente ans que l'on a tendance aujourd'hui à magnifier. Ce furent pourtant trente ans de luttes, de conflits, de guerres larvées pour définir l'identité du pays. Les chrétiens le considéraient comme leur et fondé pour eux, et refusaient d'en partager le pouvoir réel avec les musulmans. Ces derniers

exigeaient leur part de pouvoir, tout en rêvant d'unir le pays aux grands projets arabistes et nassériens. » (Majdalani, 2020 : 13)

Dans *Beyrouth-sur-Seine*, se dessinent les habitudes et les relations sociales de longue date du père à Paris. Avant de se rendre au café, il faisait un arrêt au kiosque du boulevard Saint-Michel, où il avait développé une amitié avec Hamid, le kiosquier. Il lui procurait des recueils de poésie et des journaux en langue arabe, ainsi que des journaux français tels que *Le Monde*, *Le Figaro* et *Paris-Turf*. Par ailleurs, le père nourrissait une passion pour les courses de chevaux : « Il adore parier sur les chevaux depuis l'époque où son père l'emmenait à l'hippodrome de Beyrouth. Situé au cœur de la ville, quinze courses s'y jouaient parfois par semaine, les tribunes étaient pleines. L'hippodrome était un passage obligé dans la région. » (Ghoussoub, 2022 : 59)

Une fois à Paris, la mère exprime son fort attachement à la Méditerranée. Lorsqu'elle visite l'appartement de Waddah et découvre la vue sur la Seine, elle ressent un besoin impérieux de s'immerger dans ce paysage, demandant même vingt minutes pour contempler la rivière. La Méditerranée représente pour elle bien plus qu'un simple paysage ; c'est un élément essentiel de son identité et de son bien-être. Enfant et adolescente, elle a passé beaucoup de temps au bord de la mer au Liban, et c'est là qu'elle se sentait le plus en phase avec elle-même. Sa couleur de peau, qu'elle pensait être mate, prend une teinte blanchâtre à Paris, soulignant ainsi l'importance de cet environnement méditerranéen dans sa perception de soi : « J'ai envie de me retrouver avec l'eau. » (Ghoussoub, 2022 : 113)

La confusion et l'entrelacement des événements historiques entre Paris et Beyrouth dans la mémoire collective et dans les récits sur la guerre du Liban sont frappants. Le narrateur utilise plusieurs livres sur la guerre du Liban pour se repérer dans la chronologie des événements qui ont conduit à la destruction totale de Beyrouth en 1982. Cependant, il constate que les attentats qui ont eu lieu à Paris sont souvent intégrés à l'histoire libanaise, comme s'ils faisaient partie intégrante du récit. Cette fusion des événements entre Paris et le Liban crée une perception selon laquelle les deux endroits deviennent indissociables : « Paris et le Liban font comme partie d'un seul et même territoire. » (Ghoussoub, 2022 : 124)

Dans notre corpus, l'espace physique de la librairie-galerie des oncles du narrateur revêt une importance particulière. Située dans un quartier chrétien non touché par la guerre, cette localisation stratégique lui permet de devenir un centre culturel dynamique, attirant les milieux artistiques de gauche. Cet espace devient ainsi un lieu de rencontres, d'échanges intellectuels et d'expression artistique, contribuant à maintenir une vie culturelle active malgré le contexte difficile de la guerre : « Malgré l'architecture kafkaïenne du lieu, il attire les Beyrouthins qui cherchent un hameau de paix loin de l'agitation de la ville. » (Ghoussoub, 2022 : 186-187)

La mère du narrateur est attirée par l'idée d'aller en Espagne après avoir entendu parler de la capacité de la région à donner une couleur de peau particulière. Pour son père, l'Espagne évoque un sentiment de familiarité en raison de la similarité perçue entre la culture espagnole et la culture arabe. Le séjour à Mojácar est surtout marqué par les expériences de Yala, qui découvre le surf pour la première fois et en devient passionnée : « Elle peut courir dans tous les sens, pas comme au Liban où notre mère ne l'emène qu'à des plages de galets ou des rochers. » (Ghoussoub, 2022 : 180) Au sein de la trame du roman, s'étendant de Paris à Beyrouth, cet endroit espagnol occupe une position géographique marginale. Pourtant, sa force symbolique est significative, représentant un pont entre les cultures et les lieux d'origine des membres de la famille de Sabyl Ghoussoub.

Dans *Beyrouth-sur-Seine*, le contexte spatial et temporel dévoile un fort mélange culturel. Cette caractéristique se manifeste à travers l'identité complexe des personnages, illustrée par divers éléments.

3. L'identité interculturelle

La relation entre l'interculturalité et l'identité est multidimensionnelle. En explorant les liens entre les textes, les cultures et les identités, les auteurs peuvent créer des œuvres qui reflètent la diversité et la richesse de l'expérience humaine dans un monde en perpétuel changement :

« L'identité propre d'un individu est alors la synthèse personnelle qu'il fait de toutes ses appartenances. Elle varie d'ailleurs souvent en fonction de l'interlocuteur. Chacun met en avant telle ou telle référence à une appartenance (religieuse, professionnelle, politique, sexuelle...) en fonction de ce que l'autre peut et veut entendre : l'interlocuteur, en somme, influence notre définition de notre identité. » (Sauquet, Vielajus, 2014 : 151)

Les marques de l'interculturalité se manifestent à travers les plats libanais évoqués dans le roman. Cette touche culinaire présente une particularité linguistique en étant écrite en lettres latines pour évoquer les sonorités de la langue arabe. L'auteur laisse les plats sans explication, suscitant ainsi la curiosité du lecteur : « Ma mère arrive au salon avec un plateau dans les mains sur lequel sont posés du labneh, des olives vertes et du pain chauffé. » (Ghoussoub, 2022 : 12)

Dans notre corpus, un élément particulier émerge : le pyjama du père, un vêtement qui illustre la dimension interculturelle du roman :

« Je venais de brancher un micro sur sa chemise de pyjama qu'il traîne depuis mes cinq ans. Elle a été cousue et recousue par des couturiers kurdes, irakiens, coréens, et certains d'entre eux ont même mis des patchs en jean dessus pour combler les trous. Ma mère a eu beau lui acheter plus d'une dizaine de nouveaux ensembles, il n'a jamais porté que celui-là, qu'il a acheté au Liban. » (Ghoussoub, 2022 : 8)

La mère est profondément enracinée dans sa terre natale, un trait souligné par l'auteur à travers deux références culturelles : « Ma mère est petite, très petite et, comme souvent avec les gens de petite taille, elle est hyperactive. Elle me rappelle Nicolas Sarkozy. Là, elle cherche son iPhone qui résonne dans tout l'appartement : « Je t'aime, ô mon Liban. Ô ma patrie, je t'aime. Par le nord, par le sud, par les plaines, je t'aime. » Sa sonnerie n'est rien d'autre que Bhebbak ya Lebnan, Je t'aime Ô mon Liban, de la diva libanaise Fairouz, longue plainte nostalgique qui nous agace au plus haut point mon père et moi. » (Ghoussoub, 2022 : 12-13) Son discours présente à la fois des éléments caractéristiques de la culture française, avec la référence au portrait du président Sarkozy, et d'autres liés à la culture libanaise, illustrés par la mention de la chanteuse Fairouz.

Les personnages principaux du roman affichent une forte interculturalité à travers leur relation avec la langue :

« Le français, mes parents l'avaient appris à l'école. Ma mère le parlait bien, mon père beaucoup moins. Il conjugait tous ses verbes à l'infinitif et ponctuait ses phrases par des mots en libanais, « je boire le café ktir bakkir ana » signifiait « je bois mon café très tôt ». » (Ghoussoub, 2022 : 23)

L'utilisation du français, une langue acquise par les parents à l'école, est entrelacée avec des éléments de la langue libanaise. Cette juxtaposition des langues reflète le processus d'hybridation culturelle résultant de l'expérience migratoire et de la vie diasporique : « La littérature joue, via l'école notamment, un rôle essentiel d'intégration culturelle : en effet elle contribue à l'assimilation de la langue, et elle donne des modèles de représentation et interprétation du monde. » (Amossy, 2002 : 130)

La supériorité de la maîtrise linguistique de la mère par rapport au père suggère des disparités dans les opportunités éducatives ou d'exposition à la langue entre les générations ou les sexes. De plus, la façon dont le père utilise le français avec des structures grammaticales propres à sa langue maternelle dévoile comment il jongle avec son identité linguistique, façonnant ainsi un espace où ses racines sont imbriquées dans la langue dominante.

Sabyl évoque la question de l'interculturalité et l'ambiguïté de la culture étrangère comme source d'inspiration. Il exprime son dilemme en tentant d'expliquer qui est le metteur en scène Ziad Rahbani, sachant que ses pièces ne seront probablement jamais traduites en français et que même si elles le sont, l'humour libanais et ses subtilités ne pourront être pleinement transposés dans une autre langue. Cette prise de conscience met en lumière le décalage avec ses confrères écrivains français de sa génération, qui citent généralement des références littéraires françaises telles que Balzac, Laurent Gaudé ou Virginie Despentes lorsqu'ils communiquent leurs influences : « Mes références viennent d'ailleurs et beaucoup du monde arabe, pourtant j'ai grandi en France. J'ai alors l'impression bancale d'avoir grandi ailleurs tout en ayant grandi ici. » (Ghoussoub, 2022 : 116)

Dans le processus de création de son roman, l'auteur a pris le temps de réfléchir au titre qui correspondrait le mieux à l'essence de l'histoire qu'il souhaite raconter. L'idée de "Franco-Libanais" a été considérée, mais l'auteur a réalisé que cela ne capturerait pas pleinement l'authenticité de l'expérience de ses parents. En reconnaissant que leur identité est profondément enracinée dans leur héritage libanais, l'auteur a choisi de ne pas adopter un titre qui pourrait éventuellement déformer cette réalité. Cette réflexion témoigne d'une volonté de respecter l'identité et l'histoire de ses personnages, en cherchant un titre qui reflète fidèlement leur parcours :

« Pourtant, quand je vois les parents de Scorsese qui eux sont nés aux États-Unis, j'ai l'impression de voir les miens. Dans leur façon de parler, de bouger, d'être, ils ont quelque chose d'Italianamerican. Un peu mafieux, un peu villageois, un peu citadin. J'ai imaginé traduire mon titre en italien : Francolebanese ou seulement Lebanese. En italien, tout sonne mieux. Puis j'ai compris qu'Italianamerican, ça allait bien à mes parents aussi. » (Ghoussoub, 2022 : 89-90)

Le parcours du père de l'écrivain en tant qu'éditeur offre un aperçu de son environnement interculturel, révélant ainsi les diverses influences et expériences qui ont pu façonner son identité et sa perspective : « Éditeur de littérature et de sciences humaines très axé vers les pays du Sud, les « Éditions Publisud ont été fondées en 1981 et sont depuis l'origine dirigées par Abdelkader Sid Ahmed, professeur à l'université de la Sorbonne, Paris, France. » (Ghoussoub, 2022 : 167). L'objectif déclaré des Éditions Publisud, à savoir contribuer au dialogue entre les cultures et les peuples au-delà des idéologies et des conflits, souligne leur engagement en faveur de la compréhension mutuelle et de la promotion de la diversité culturelle :

« Mon père, cet athée, ce communiste, né de parents maronites, ayant été éduqué chez les Jésuites (j'ai sur ma table de travail une photo de lui lors de sa première communion) avait donc dirigé une collection entière de livres sur l'Islam dont j'ai retrouvé l'ensemble des titres sur Amazon et eBay : Muhammad, tome 1 ; Muhammad, tome 2 ; Abou Bakr Assidiq ; Omar Ibn Al Khattab ; Othman Ibn Affan ; Ali Ibn Abi Taleb ; L'Émir Abdelkader ; Sidi Okba ; Abdelmoumen ; Khaled Ibn Al[...] « Khaled Ibn Al Walid, tome 2 ; Hamza Ibn Al Muttalib ; Les Cinq Piliers de l'Islam ; Taha Hussein ; Gibran Khalil Gibran ; La Bataille de Badr ; La Bataille d'Uhud ; Salaheddine Al Ayoubi. » (Ghoussoub, 2022 : 170)

Cet extrait souligne les complexités de l'identité interculturelle et les défis auxquels sont confrontés les individus d'origine étrangère vivant en France, tout en mettant en évidence leur désir de faire partie intégrante de la société française :

« En tout cas, les personnes s'en rendent compte lorsqu'elles ont le sentiment d'être niées ou gommées ; elles font donc déjà preuve d'une certaine conscience de soi. Elles se demandent comment échapper à toutes les assignations de rôles pour ne plus en être prisonnières. » (Singly, 2017 : 82)

L'exploration de l'identité du père de Kaïssar Ghoussoub se déploie à travers diverses dimensions. D'origine libanaise, son père a migré en Afrique à la recherche de prospérité, mais n'a pas réussi dans cette entreprise. Kaïssar lui-même est né au Ghana, mais se sent éloigné de cette nationalité, se considérant plutôt anglais grâce au passeport

hérité de son père. Cette situation complexe met en lumière les multiples facettes de l'identité culturelle et nationale, influencées par le lieu de naissance, les origines familiales et les documents officiels. Son aspiration à se sentir chez lui au cimetière du Père-Lachaise à Paris, lieu symbolique, suggère une quête de racines ou de connexion à travers les lieux de mémoire : « Vous savez comment je m'appelle ? Kaïssar Ghoussoub ! Comment voulez-vous que je me sente français ? Même libanais, je ne me suis jamais senti. Je suis né au Ghana. Oui ! Et même si je n'y ai presque pas vécu, mon père m'a transmis le passeport anglais. » (Ghoussoub, 2022 : 183-184)

Le trait identitaire se manifeste également à travers le prisme de l'amour. L'auteur exprime son amour pour Alma : « Alma et moi sommes tombés amoureux. Je décidai qu'elle serait la mer qui m'avait toujours manqué à Paris et que, peut-être, vivre avec elle me rendrait moins triste et mélancolique. » (Ghoussoub, 2022 : 194) Cette comparaison métaphorique entre Alma et la mer évoque l'idée de complétude et de satisfaction émotionnelle. L'utilisation de cette métaphore souligne la manière dont l'identité peut être influencée et enrichie par les relations personnelles et les expériences partagées.

L'auteur explore le trait de l'identité à travers le prisme de l'art, en se concentrant sur son admiration pour le peintre Miró et sur la façon dont cela influence sa propre perception de son identité et de son travail créatif. Il met en parallèle le cheminement artistique de Miró avec ses propres réflexions sur son identité. Comme Miró, l'auteur, aspire à dépasser les frontières nationales et les conventions sociales pour devenir un individu universel, capable de toucher tous les hommes :

« Miró disait : « Plus jamais Barcelone. Paris et la campagne jusqu'à ma mort ! [...] Il faut devenir un Catalan international, un Catalan casanier n'a ni n'aura aucune valeur dans le monde. » Je pense la même chose pour Beyrouth et le Liban. Plus jamais Beyrouth. Paris et la campagne jusqu'à ma mort ! Il faut devenir un Libanais « international, un Libanais casanier n'a ni n'aura aucune valeur dans le monde. » (Ghoussoub, 2022 : 218)

Beyrouth-sur-Seine expose les malentendus culturels au sein de la famille de l'auteur, en particulier en ce qui concerne les normes vestimentaires. Les hommes de sa famille trouvent inconcevable de porter des chaussures ou des baskets sans chaussettes, reflétant ainsi les normes et les attentes culturelles spécifiques qui peuvent différer d'une culture à l'autre. Cet exemple démontre comment les différences culturelles peuvent entraîner des tensions familiales, surtout lorsque les membres viennent de cultures ou de contextes différents. Il met en évidence la nécessité de comprendre et de respecter ces différences au sein de la famille et de la société en général : « Les chaussettes, c'est toute une histoire chez les hommes de ma famille. Ils ne comprennent pas comment un homme peut porter des chaussures ou des baskets sans chaussettes. » (Ghoussoub, 2022 : 14)

Conclusion

En conclusion, *Beyrouth-sur-Seine* offre une perspective fascinante sur l'interculturalité à travers le récit d'une famille libanaise établie à Paris. En explorant les interactions complexes entre les cultures, notamment à travers les parcours professionnels des personnages, leurs comportements quotidiens et leurs conflits, cette autofiction nous pousse à réfléchir sur la construction de l'identité. L'analyse du contexte spatio-temporel du récit enrichit notre compréhension de cette dynamique interculturelle, soulignant l'importance des rencontres et des tensions entre les cultures dans la formation de l'identité individuelle et collective : « C'est avant tout dans la relation à l'autre (et non dans ce qui m'en sépare) que mon identité se dessine. » (Chiantaretto, 2016 : 5)

Ainsi, *Beyrouth-sur-Seine* nous encourage à envisager d'autres textes qui traitent cette réalité avec un regard renouvelé.

Références

- Akkari, A., Radhouane, M., 2019, *Les approches interculturelles en éducation : entre théorie et pratique*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- Amossy, R., 2002, « Culture » in Aron, P., Saint-Jacques, D., Viala, A. (dir). *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, p. 129-130.
- Bédard-Goulet, S., 2020, « Littératures migrantes: concept d'un champ littéraire excentrique », *Interlitteraria*, 25.1, p. 66-75.
- Chiantaretto, J-F., Matha, C., 2016, *Écritures de soi, Écritures du corps*, Paris, Hermann.
- Ghousoub, S., 2022, *Beyrouth-sur-Seine*, Paris, Stock.
- Grandjean, P., 2019, *Construction identitaire et espace*, Paris, L'Harmattan.
- Grell, I., 2014, *L'autofiction*, Paris, Armand Colin.
- Kovács, M., 2023, « Identité marginal(s) dans Fief de David Lopez », *Revue d'Études Françaises*, 27, 145-155.
- Jouve, J., 2001, *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, PUF.
- Lalagianni, V., Moura, J-M., 2014, *Espace méditerranéen*, New York, Editions Rodopi.
- Lüsebrink, H-J., Moussa, S., 2019, *Dialogues interculturels à l'époque coloniale et postcoloniale*, Paris, Éditions Kimé.
- Majdalani, Ch., 2020, *Beyrouth 2020*, Paris, Acts Sud.
- Mauriac, F., 1933, *Le romancier et ses personnages*, Paris, Buchet-Chastel.
- Ouahab, C., 2020, « Choc des civilisations ou choc des ignorances ? regards croisés. Le "malentendu productif" dans l'œuvre d'Amara Lakhous », *RAL*, 4.1, p. 140-148.
- Puren, C., 2019, « L'Interculturel, une composante parmi d'autres de la compétence culturelle », *Neofilolog*, 52.2, 213-226.
- Sauquet, M., Vielajus, M., 2014, *L'intelligence interculturelle*, Paris, Editions Charles Léopard Mayer.
- Singly, F., 2017, *Double Je*, Paris, Armand Colin.

Hicham BELMOKHTAR est Maître de conférences (HDR) au Département de Langue et Littérature Française de la Faculté des Lettres et des Langues de l'Université de Tissemsilt, en Algérie. Ses recherches, nombreuses contributions et publications scientifiques, se concentrent principalement sur l'enseignement et l'apprentissage du français à travers l'utilisation des textes littéraires, ainsi que la contextualisation du discours littéraire dans l'espace interculturel universel. Scopus Author Identifier: 57189470694, ORCID ID: 0000-0001-9054-2863

Received: May 9, 2024 | Revised: 19 October, 2024 | Accepted: November 9, 2024 | Published: December 15, 2024